

# LA REVANCHE DES ARTISTES LIBANAISES

IL Y A QUELQUES SEMAINES, UNE PEINTURE DE FEU ETEL ADNAN S'EST VENDUE PRÈS D'UN DEMI-MILLION D'EUROS AUX ENCHÈRES, À LONDRES. DU JAMAIS-VU POUR UNE FEMME AU PAYS DU CÈDRE. ELLE N'EST POURTANT PAS LA SEULE À BRILLER HORS DES FRONTIÈRES.

MURIEL ROZELIER @murielrozelier  
BEYROUTH

**E**tel Adnan, la Libano-Américaine morte à 96 ans, le 14 novembre 2021, à Paris, a été découverte tardivement grâce à une exposition à la Documenta de Kassel en 2012. Depuis, les musées se l'arrachent et le marché s'emballa, même si son record reste en deçà du résultat obtenu par Fahrelnissa Zeid (1901-1991), dont une toile a été adjugée 2,7 millions de dollars cette année, faisant de la Turco-Jordanienne, première artiste du Moyen-Orient à bénéficier d'une exposition à New York en 1950 et première femme exposée à l'Institute of Contemporary Arts de Londres en 1954, l'artiste femme la mieux vendue de la région.

« Il se passe clairement quelque chose, assure Farouk Abillama, fondateur de la maison d'enchères FA Auctions à Beyrouth. Depuis quelques années, le marché porte une attention plus soutenue aux femmes artistes arabes, spécialement libanaises. » Les prix suivent : en 2010, les premières toiles d'Etel Adnan proposées aux enchères étaient estimées entre 200 et 400 euros. L'une d'elles n'avait pas même trouvé preneur. Aujourd'hui, ce serait plutôt aux artistes masculins libanais de s'inquiéter. « Certains parmi les plus réputés ont perdu 30 % à 40 % sur le second marché », constate-t-il.

La montée en puissance des femmes artistes libanaises n'a rien d'exceptionnel. Partout, on assiste à un rééquilibrage en faveur de personnalités issues des minorités ainsi que des femmes, même si l'écart des prix de vente reste obstinément en faveur des hommes. Une récente étude rappelait que sur un total de



Ci-dessus, Alaé, Beirut, Lebanon, 2020, par Rania Matar (à droite). La photographe libano-palestinienne constate : « Les artistes libanaises se sont emparées de sujets plus intimes, plus personnels, moins mainstream et finalement moins "orientalistes", qui expliquent que leur travail soit aujourd'hui reconnu. »

LANIA MATAR ; COLLECTION PERSONNELLE

196,6 milliards de dollars de ventes aux enchères d'art entre 2008 et 2019, les ventes des femmes artistes ne représentaient que 2 % environ du total. « Malgré tout, une majorité d'institutions infléchissent leur politique vers plus d'inclusion », explique la chercheuse et spécialiste égyptienne des pratiques culturelles Nadine Nour El Din, basée à Londres.

## « Bourgeoisement inédit »

Dans le monde, la hausse du nombre d'expositions qui leur sont désormais consacrées en atteste. Le Los Angeles County Museum of Art (Lacma) accueillera, par exemple, en avril prochain, un show dédié à 75 artistes femmes arabes contemporaines. « J'ai le sentiment que Beyrouth était une place intéressante pour être une artiste femme. Dès les années 1950-1970, elles participaient largement à l'écosystème culturel : elles étaient galeristes, historiennes de l'art... Cela a permis un bourgeoisement inédit, relève la peintre libanaise Hiba Kalache, expa-



trée depuis quelques années à San Francisco. Ce qui explique peut-être pourquoi je ne me suis jamais sentie limitée dans ma pratique à Beyrouth. »

De ce point de vue, le Moyen-Orient serait même plutôt en pointe : la Fondation Barjeel, fondée en 2010 à Charjah, aux Émirats arabes unis, par le sultan Sooud al-Qassemi, applique la plus stricte égalité de genre dans sa politique d'acquisitions. À Beyrouth, la Fondation Aïshti, qui présente la collection de 3000 œuvres d'art du riche homme d'affaires Tony Salamé, fait également ce pari.

Collectionneurs privés et institutions s'intéressent en particulier aux figures qui ont compté dans la construction du modernisme arabe. Au Liban, outre Etel Adnan, elles ont pour nom Huguette Cailand (1931-2019), Saloua Raouda Choucair (1916-2017) ou Juliana Seraphim (1934-2005), une artiste d'origine palestinienne, dont la Biennale de Lyon, qui consacre en ce moment une exposition à

la scène artistique des années 1960-1970 à Beyrouth, permet de redécouvrir la fantasmagorique sensualité. « Elles se sont emparées de sujets plus intimes, plus personnels, moins mainstream et finalement moins "orientalistes", qui expliquent que leur travail soit aujourd'hui reconnu, fait valoir la photographe libano-palestinienne Rania Matar, qui sera exposée à Los Angeles en avril prochain. Elles avaient un véritable rôle d'expérimentation et d'avant-garde. »

Aujourd'hui portées aux nues, elles ont souvent abordé la représentation des corps, singulièrement du corps féminin et de la sexualité. « C'était à n'en pas douter des personnages uniques, qui revendiquaient une indéniable liberté de penser et de mœurs. Elles ont souvent quitté leur milieu social et leur pays pour se frotter à d'autres réalités. Il fallait être forte pour exister comme femme artiste à cette époque, et c'est cette vitalité-là que le marché reconnaît aujourd'hui », conclut Nadine Nour El Din. ■